

LES TABLES TOURNANTES

#1-LES SOEURS FOX

#2-JERSEY

#3-EDOUARD BUGUET

#4-HÉLÈNE SMITH

#5-EUSAPIA PALLADINO

#6-SURRÉALISME

#7-ENFIELD

#1-LES SOEURS FOX

CLAUDE : Nous avons emménagé dans la maison il y a trois mois, le 11 décembre 1847.

Il y a quinze jours environ, alors que nous venions de nous coucher, nous avons entendu pour la première fois le bruit

Nous nous sommes levés, avons allumé une chandelle et on a fouillé toute la maison.

Le bruit semblait venir toujours du même endroit.

Les montants des lits et des chaises tremblaient. Depuis, chaque nuit nous l'avons entendu.

Le vendredi 31 mars, nous avons décidé d'aller nous coucher tôt, il faisait encore jour quand le bruit a commencé.

Mes filles qui partagent l'autre lit dans la chambre se sont mises à l'imiter en claquant des doigts et Margaretta qui a quinze ans a dit pour rire : "Allez, fais comme moi : compte un, deux, trois, quatre" en frappant dans ses mains. Chaque fois qu'elle frappait un coup, ça le répétait. Elle a eu peur. Alors j'ai dit au bruit : "Compte jusqu'à dix" et dix coups ont été frappés. Alors je lui ai demandé l'âge de mes enfants et pour chacun d'eux il a frappé le bon nombre d'années.

Alors je lui ai demandé si c'était un être humain, aucun bruit. Je lui ai demandé si c'était un esprit et s'il avait été blessé. Deux coups ont répondu.

J'ai continué à poser des questions et j'ai compris que c'était un homme de 31 ans, qui avait été assassiné dans cette maison et enterré dans la cave.

Mon mari est allé chercher Mrs Redfield la voisine d'à côté, qui est venue tout de suite, pensant qu'on lui faisait une blague mais elle a compris qu'il se passait quelque chose. Alors elle est allée chercher son mari et nous avons recommencé à poser des questions. Puis Mr

Redfield est allé chercher Mr Duesler et son épouse, Mr et Mrs Hyde, ainsi que Mr et Mrs Jewel. Mr Duesler a posé à nouveau beaucoup de questions et a pu établir qu'il y a à peu près cinq ans, un mardi à minuit, "il" avait été assassiné dans la chambre par un certain Mr qui lui avait tranché la gorge avec un couteau de boucher et que son cadavre avait été transporté dans la cave la nuit suivante où il avait été enterré dix pieds sous terre.

D'autres voisins, ainsi que des pêcheurs sont venus pour constater le phénomène. Le lendemain la maison était pleine à craquer.

Il y avait dans les 300 personnes. Ils ont formé un comité et le samedi soir, ils ont commencé à creuser dans la cave. Jusqu'à ce qu'à atteindre l'eau.

Je ne suis pas le genre de personne à croire aux maisons hantées ni aux apparitions surnaturelles.

Toute cette agitation nous a causé beaucoup d'ennuis mais je tiens à ce que la vérité soit faite et qu'on parvienne à établir les faits.

J'atteste que la présente déclaration est véridique et je suis prête à la répéter sous serment.

Margaret Fox, 11 avril 1848

RICHARD : J'ai entendu la déclaration de mon épouse, Margaret Fox et je certifie que tout y est vrai, dans les moindres détails. J'ai bien entendu les coups répondre aux questions, ainsi qu'elle l'a établi. Beaucoup de questions ont été posées et les réponses ont toujours été fournies de la même façon. Certaines questions ont été répétées plusieurs fois et les réponses n'ont jamais varié ; en tout cas, il n'y a jamais eu de contradiction.

Je ne suis pas en mesure d'expliquer ces bruits par des causes naturelles. Nous avons cherché partout dans la maison et autour, à différents moments, pour vérifier si ce bruit pouvait être provoqué par quelqu'un ou quelque chose de caché mais on n'a jamais pu trouver quoi que ce soit qui explique ce mystère.

Ça a causé beaucoup d'ennuis et beaucoup de peur. Des centaines de gens sont venus à la maison, au point que nous ne pouvons plus travailler : que ce soit des causes naturelles ou surnaturelles, j'espère qu'on découvrira bientôt ce qu'il en est. Sitôt que l'eau sera évacuée, les recherches pourront reprendre à la cave ; à ce moment-là, on verra s'il y a des preuves qu'un corps y a été enterré. Si c'est le cas, je n'aurai plus aucun doute sur le fait que c'est une apparition surnaturelle.

Je suis disposé, si vous le souhaitez, à répéter sous serment la déposition que je viens de faire. Aujourd'hui, on a de nouveau entendu les coups répondre à des questions.

John D. FOX, 11 avril 1848

LAURENT : J'habite ici depuis cinq ans. J'ai entendu parler d'un bruit bizarre qu'on aurait entendu chez Mr. Fox un dimanche matin, premier avril. ~~Je n'y suis allé que vers sept heures du soir.~~ Je suis entré dans la maison et j'ai entendu le bruit : ça semblait venir du sol. C'est Mr. Duesler qui posait les questions. Il a demandé d'indiquer son âge en frappant des coups. On a entendu 31 coups. Puis il a demandé si c'était -- -- l'assassin, et on a entendu frapper. Avant ça, Mr. D. avait posé des questions sur le meurtre, et tout ça. J'étais là depuis un quart d'heures, vingt minutes. Quand il a demandé « est-ce que la doctrine Universaliste est vraie ? » il n'y a eu aucun bruit et quand il a repris « est-ce qu'elle est fausse ? », on a entendu frapper trois coups. Puis il a demandé « est-ce que le Méthodisme est vrai ? », et ça a tapé. Je suis resté jusqu'à dix heures environ, Quand je suis parti, ils parlaient de creuser mais n'avaient pas commencé à le faire. Le lendemain, j'ai entendu les coups dans la cave. Il y avait aussi Walter Scotten et sa femme, Mr. Mosey et d'autres gens, mais personne dans les pièces au-dessus de la cave. ~~On a demandé s'il avait été assassiné et ça a tapé. « Si on creusait, est-ce qu'on trouverait le cadavre ? », on a entendu frapper des coups.~~ Ensuite, j'ai dit à Mr. Scotten de demandé « est-ce que le cœur de l'homme doit changer pour entrer au Royaume des cieux ? », et ça a tapé. On avait l'impression que le bruit venait d'un pied sous terre, quand on était dans la cave, un peu comme un battement souterrain. ~~Le dimanche, on l'a très bien entendu parce que la maison était calme.~~ Je ne vois pas du tout comment un tel bruit pourrait être produit par des moyens humains. J'ai examiné les lieux très attentivement et je n'ai rien découvert qui aurait permis d'obtenir ce son ; ni cordon, ni câble. De plus, il n'y a pas de recoin dans lequel on pourrait cacher quelque chose, que ce soit dans le plafond ou ailleurs. J'ai toujours considéré que Mr. Fox et sa famille sont des gens bien et honnêtes. Je ne les vois pas en train de manigancer quelque tromperie dans le seul but de duper notre communauté.

William D. STORER, 12 avril 1848

GONZAGUE : Samedi dernier, j'étais chez Mr. Fox.

J'y suis allé parce que j'avais entendu dire qu'on y entendait des bruits impossibles à expliquer. Quand je suis arrivé, il y avait beaucoup de monde. De toute la soirée, je dirais qu'il y a eu près de 400 personnes. On a posé beaucoup de questions sur le meurtre et ça a répondu en tapant des coups. Le plus souvent, c'est Mr. Duesler qui posait les questions et j'ai entendu distinctement les coups lui répondre, et autant que je sache, Mr. Duesler a dit la vérité quand il a rendu compte de cette affaire.

Je ne pense pas qu'il ait provoqué ces bruits. Pendant une heure environ, j'ai entendu les bruits à l'intérieur, sans pouvoir dire d'où ils provenaient. C'était inexplicable. Ça semblait venir de différents endroits, en fonction des moments. Si c'est un être humain qui faisait ces bruits, il aurait fallu qu'il se déplace d'un endroit à l'autre.

Mais entre la chambre et la cave, il n'y a nulle part où quelque chose ou quelqu'un pourrait se cacher pour faire ce bruit. Je dirais qu'il y avait bien 100 personnes dans la soirée qui l'ont entendu. Et tous avaient l'air de penser que c'était un grand mystère qu'ils n'étaient pas en mesure d'expliquer.

Chauncey P. Losey, 12 avril 1848

PERLE : Je suis l'épouse de Henry Lape, j'ai 19 ans. Il y a un an et demi environ, j'habitais chez les Weekman, qui occupaient la maison où vit aujourd'hui Mr. Fox. J'y suis restée jusqu'au printemps 47. Un jour, vers deux heures de l'après-midi, pendant que je travaillais à la cuisine, j'ai vu un homme dans la chambre à coucher, qui est à côté de la cuisine. La porte de la chambre était ouverte et j'ai vu l'homme distinctement. J'ai eu très peur. Ça faisait un moment que je travaillais dans la cuisine et je savais que personne n'était entré dans cette chambre. La chambre n'avait qu'une seule porte, celle qui donnait dans la cuisine. Quand je l'ai vu, l'homme était debout, face à moi. Il n'a pas parlé ; à aucun moment je n'ai entendu de bruit, comme quelqu'un qui marcherait ou qui bougerait dans la pièce. Il portait un pantalon gris, une redingote noire et une toque noire. Je dirais qu'il était de taille moyenne. Je n'avais jamais vu personne, dans les environs, porter ce genre de vêtement. Mrs. Weekman était ailleurs dans la maison ; j'avais très peur et je suis sortie de la pièce. Quand je suis revenue avec Mrs. Weekman, il n'y avait plus personne. Elle a pensé que c'était quelqu'un qui avait voulu me faire peur mais nous n'avons jamais réussi à savoir qui c'était ou ce que c'était. J'ai toujours pensé, et je continue à penser, que c'était une apparition surnaturelle. Je n'étais pas le genre de personne à y croire, avant de voir ça.

Si l'on me demande d'attester la vérité de la présente déclaration, je le ferai sans hésiter.

Jane C. Lap, 17 avril 1848

#2-JERSEY

PERLE : MARDI 6 SEPTEMBRE 1853 - Journal d'Adèle

CLAUDE : On a lu ma pièce au théâtre français la veille de mon départ pour Jersey. Puis je suis partie. J'ai été de Ploec-sur-Lié au Havre. Arrivée, j'ai rencontré le roi Jérôme, qui m'a dit :

_ Où allez-vous ? Que faites-vous ici ? J'ai dit :

_ Je vais voir Victor Hugo à Jersey.

_ Oh ! Ne me parlez pas de Victor Hugo, à dit Jérôme, c'est un des plus grands malheurs de notre temps qu'un homme comme Victor Hugo soit hors de France.

RICHARD : Quelle durée assigne-t-on à Bonaparte ?

CLAUDE : Il n'entre dans l'esprit de personne que cela puisse durer. L'état de la société de Paris est très curieux ; à vrai dire, il n'y a plus de société. En effet, se réunir pour quoi faire ? on ne peut rien dire. Mme de Calof est partie pour la Russie, préférant tenir le salon de son oncle que son salon de Paris. Mme de Beauveau reçoit un jour son monde orléaniste, et le lendemain son monde officiel bonapartiste.

CLAUDE : Voilà ce que je dis aux gens de la droite : Vous attaquez L[ouis] B[onaparte], et c'est vous qui l'avez fait. Autrefois, c'était un homme dévoué aux idées généreuses, au socialisme ;

LAURENT : *Madame de Girardin vint passer dix jours à Jersey. Je la connaissais. Elle se savait malade, elle est morte l'année suivante. Etait ce sa mort prochaine qui l'avait tourné vers la vie extra terrestre ? Elle était très préoccupée des tables parlantes.*

CLAUDE : J'ai été voir une somnambule quatre mois avant que Napoléon Bonaparte fut nommé général. Elle me parla de Bonaparte général et de la Révolution future. Elle me dit : Je ne l'aime pas du tout maintenant ; il patauge, il patauge, il s'empêtre. Le voilà maintenant

en habit de général ; tiens, il est général. Je partis, j'oubliai la somnambule. Quatre mois après Bonaparte devint général.

Je retournai chez ma somnambule ; Je lui montrai une lettre de vous. Elle me dit :

_ Il est dans une île entre la France et l'Angleterre. Il travaille ; il a beaucoup de choses là (*elle montra sa tête*). Il jouera un grand rôle dans la Révolution future. [...] Oh alors, continua la somnambule, ils ne pourront ni boire, ni manger, ni dormir ; oh ! qu'il auront de peines et de souffrances !

RICHARD : Elle a raison. En effet, il est probable, et je le répète souvent à ma famille, que ce sera là un rude temps, celui du pain noir et des nuits blanches.

LAURENT : *Le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner ; elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le parlour, où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table, dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à trois pieds surmontés de trois griffes, qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas et dit que*

CLAUDE : *“les Esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure.”*

LAURENT : *Le lendemain, même expérience et même silence.*

L'avant- veille de son départ, elle nous pria de lui accorder pour son adieu une dernière tentative. Je ne croyais pas au phénomène et ne voulais pas y croire. Je ne suis pas de ceux qui font mauvais visage aux nouveautés, mais celle-là prenait mal son temps et détournait Paris de pensées que je trouvais au moins plus urgentes.

Madame de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure : rien, mais nous avions promis d'être patients ; cinq minutes après, chut on entendit un léger craquement ; ce pouvait être l'effet involontaire des mains fatiguées ; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit :

CLAUDE : Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup.

LAURENT : *La griffe retomba avec un bruit sec.*

Je n'avais été encore que témoin ; il fallut être acteur à mon tour.

LAURENT : DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1853

Delphine de Girardin, Victor Hugo, Charles Hugo, Adèle Hugo,

(Procès Verbal Auguste Vacquerie)

CLAUDE : Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup.

Il y a quelqu'un ! Faites vos questions.

LAURENT : *On fit des questions, et la table répondit.*

CLAUDE : Qui es-tu ?

LAURENT : *La table lève un pied et ne le baisse plus.*

CLAUDE : Y a-t-il quelque chose qui te gêne ? Si oui, frappe un coup ; sinon, deux coups.

Un coup

CLAUDE : Quoi ?

LAURENT : *Pour être sûr que ce n'était pas Mme de Girardin qui agissait, Auguste Vacquerie demande à tenir la table avec Charles, il pense un nom et demande :*

LAURENT : Quel est le nom que je pense ?

Ensemble : H, U, G, O : Hugo

LAURENT : *C'était le nom en effet, c'est à ce moment que j'ai commencé à croire. »*

CLAUDE : *Mais depuis quelques moments, Mme Girardin se sent émue et demande de ne pas perdre de temps en question puériles. Elle pressent une grande apparition.*

LAURENT : *On interroge la table sur son identité.*

Ensemble : Fille.

LAURENT : A qui est-ce que je pense ?

Ensemble : Morte.

LAURENT : *Tout le monde pense à la fille que Victor Hugo, qui n'est pas encore intervenu, a perdue.*

CLAUDE : Qui es-tu ?

Ensemble : Ame soror dit la table

LAURENT : *Nous sentons tous la présence de la morte, tout le monde pleure.*

La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition.

JEUDI 22 SEPTEMBRE 1853

CLAUDE : Qui est là ?

LAURENT : A A

CLAUDE : Recommence.

LAURENT : A A A A

CLAUDE : Est ce que tu es gêné ?

LAURENT : *Pas de réponse*

CLAUDE : Es-tu mort ou vivant ?

LAURENT : **M..... Mort.**

CLAUDE : Veux-tu me dire ton nom ?

CLAUDE : **Abag...**

CLAUDE : Est-ce Abag ?

CLAUDE : **Non.**

CLAUDE : Y a-t-il un g ?

CLAUDE : **Non.**

CLAUDE : Y a-t-il aba ?

CLAUDE : **Non.**

CLAUDE : Y a-t-il ab ?

CLAUDE : **Oui.**

CLAUDE : Après ab ?

CLAUDE : **El.**

CLAUDE : Est-ce bien Abel ?

CLAUDE : **Oui.**

RICHARD : Quel Abel ? Nomme ton frère

CLAUDE : **Adam.**

RICHARD : Tu sais que nous sommes des intelligences limitées par la matière. Ne t'offense

donc pas de ce que je vais dire. Aurons-nous affaire aux personnes dont les noms nous sont dits ou bien à des esprits qui prennent un nom connu de nous pour nous mettre dans un certain ordre d'idées ? Veux-tu m'éclairer là-dessus ? Et le peux-tu ?

_ Non.

RICHARD : Connais-tu l'âme qui est venue le premier soir?

_ Oui.

RICHARD : Pourquoi caches-tu ton nom ?

LAURENT : _ As-tu une communication ?

_ Non.

CLAUDE : Qui t'envoie ?

LAURENT : Peux-tu le dire ?

RICHARD : Es-tu un bon ou un mauvais esprit ?

Tous : d a d a

RICHARD : *Il y a un esprit dans la table, cela est hors de doute.*

Maintenant, est-ce un esprit indépendant de l'homme, ou est-ce la somme d'esprit des présents qui s'introduit dans le bois ? Est-ce un tiers, ou encore nous-mêmes multipliés par l'émotion ? Qu'importe. Le résultat est immense.

LAURENT : *La table s'agitait violemment et soulevait presque convulsivement les mains de Charles et les miennes.*

CLAUDE : Tout ceci est singulier. Je gage que l'habitant de la table a changé. Est-ce toujours toi qui es là ?

LAURENT : *Le pied se leva de mon côté et frappa violemment deux coups. Non.*

CLAUDE : Voyez-vous. J'avais deviné juste. Gageons que c'est le diable.

RICHARD : Toi qui es là, dis-nous ton nom.

LAURENT : *Le même pied se leva, frappa un coup, puis un second et s'arrêta.*

RICHARD : Est-ce B ?

LAURENT : *Le pied frappe oui.*

RICHARD : Continue.

LAURENT : *La table frappe successivement O, N, A, P... Un frémissement nous gagnait. Elle acheva : A, R, T, E. Nous ne fîmes qu'un cri !*

TOUS : *Bonaparte !*

LAURENT : *Le pied frappa oui avec une sorte de fureur.*

RICHARD : Lequel ? Le grand ?

LAURENT : **Non.**

RICHARD : Le petit ?

LAURENT : **Oui.** *Nous avons tous le frisson.*

CLAUDE : Quoi ! C'est toi qu'on appelle Napoléon III qui es là ?

LAURENT : *Un coup plus irrité encore.* **Oui.**

RICHARD : C'est toi, Louis ?

LAURENT : **Oui !**

La petite table bondissait sous nos mains en glissant sur la table support comme si elle cherchait à s'en échapper. Il y avait un silence de stupeur autour de moi.

RICHARD : Ah ! Scélérat, je te tiens !

LAURENT : *La table s'agitait avec la contorsion d'une bête qui se cabre.*

RICHARD : Qui est-ce qui t'envoie ?

LAURENT : **Mon oncle.**

Alors commença le dialogue que voici et qui dura trois heures.

RICHARD : Pourquoi ?

LAURENT : **Pour être puni.**

RICHARD : Il est donc mécontent de toi.

LAURENT : **Oui.**

RICHARD : Sais-tu qui te remplacera ?

LAURENT : **Oui.**

RICHARD : Peux-tu le dire ?

LAURENT : **République universelle.**

RICHARD : Délivrance de l'Europe entière ?

LAURENT : **Oui.**

RICHARD : Les Etats-Unis d'Europe ?

LAURENT : **Oui.**

RICHARD : Penses-tu que de mon vivant je verrai au moins la liberté du continent européen ?

LAURENT : **Oui.**

RICHARD : Par une révolution sanglante ou pacifique ?

LAURENT : Le sang ne compte pas auprès des larmes.

RICHARD : Pourquoi m'as-tu proscrit ?

LAURENT : Viens, je m'en vais.

RICHARD : Ceci est obscur, tu dis que j'arrive et tu t'en vas. Explique-toi plus clairement.

LAURENT : Chant du coq.

(Départ de Mme de Girardin, saluts.)

PERLE : Qui es-tu ?

GONZAGUE : L'Ombre.

PERLE : Peux tu nous dire ton nom ?

GONZAGUE : Non.

PERLE : As tu une communication à me faire ?

GONZAGUE : Oui.

PERLE : Laquelle ?

GONZAGUE : Crois.

PERLE : A quoi ?

GONZAGUE : A l'inconnu.

PERLE : Qu'est ce que l'inconnu ? Peux tu le dire ?

GONZAGUE : Le vide plein.

PERLE : Le vide plein, est ce le monde invisible ?

GONZAGUE : Oui.

PERLE : Pourquoi viens-tu ici ? Peux tu le dire ?

GONZAGUE : Pour causer de la vie.

PERLE : Que veux-tu dire ?

GONZAGUE : Esprits, venez, ici il y a des voyants.

PERLE : Avons-nous raison d'être des voyants ?

GONZAGUE : Oui.

PERLE : Nous vois-tu toi même ?

GONZAGUE : Non.

PERLE : Vois-tu nos visages ?

GONZAGUE : Non.

PERLE : Connais-tu nos noms ?

GONZAGUE : Non.

PERLE : Parle.

GONZAGUE : Use ton corps à chercher ton âme.

PERLE : Es-tu seul des esprits ici ?

GONZAGUE : Je suis tout et je suis partout.

PERLE : Veux-tu que je continue à t'interroger ?

GONZAGUE : Oui. Tu as une clef d'une porte fermée.

PERLE : Connais-tu la vision que j'ai eu hier ?

GONZAGUE : Je ne connais pas hier.

PERLE : Sommes-nous sûrs de te voir après la mort ?

GONZAGUE : Tu n'as que des lunettes.

PERLE : Veux tu que l'un des deux qui est là soit remplacé ?

GONZAGUE : Oui.

PERLE : Silence prolongé et définitif ; j'ai ressenti un refroidissement dans les deux mains comme si le vent avait soufflé entre chaque doigt.

RICHARD : Ces esprits nous parlent, pourquoi nier l'évidence ? malgré le bon sens, la table parle. Elle parle sous les mains de Madame de Girardin, elle parle sous les mains de Mr de Saulcy, elle parle sous mes mains. Sans dire de grandes choses, elle dit des choses fort particulières. Sous les mains de Charles, elle dit des choses sublimes. Pourquoi nier ce monde intermédiaire ? Pourquoi trouver surnaturel ce qui est naturel ? Pour moi, le surnaturel n'existe pas : il n'y a que la nature. Oui, il est naturel que les esprits existent !

PERLE : SAMEDI 3 Décembre 1853 JOURNAL D'ADELE

q[uelque?] ch[ose?] ici.

LAURENT : Il y avait, depuis quelques moments, une certaine inattention dans l'auditoire. Victor Hugo lisait, Mlle Adèle Hugo allait et venait, entrainé et doutait, le chat miaulait. Seuls, Mme Hugo, Charles Hugo et Auguste Vacquerie étaient attentifs.

CLAUDE : Pourquoi ne veux-tu pas continuer ce soir ? Y a-t-il quelque chose qui te fâche ?

LAURENT : Pas de réponse. On laisse la table.

GONZAGUE : *On reprend la table*

LAURENT : Qui est là ?

GONZAGUE : **André Chénier.**

RICHARD : André Chénier, tu es une grande victime de la Révolution. De ta tête ou de la tête de Louis XVI, la plus couronnée, c'était la tienne. Le roi que la Révolution a frappé, c'est toi. Nous t'admirons et nous t'aimons, tu le sais. [...] j'ai écrit un livre qui est le livre de la tête coupée. Je me suis arrêté là où toi seul peux continuer. Veux-tu répondre à ma question ?

GONZAGUE : **Oui.**

RICHARD : Nous t'écoutons.

GONZAGUE : **L'homme monte sur l'échafaud. Le bourreau l'attache à la bascule. La demi-lune se ferme sur son cou. L'âme des guillotins s'envole par un carcan. L'homme alors a une seconde effroyable. Il ouvre les yeux et voit un panier plein de boue rougeâtre, c'est le fond de l'égout des échafauds, et sa tête lui dit : Je vais être là. Non, lui répond son âme. Le spectacle vient de changer. Au lieu d'une boue, il voit un océan, au lieu du sang, il voit la lumière. Par cet égout il est entré dans le ciel. Le corps ne cache plus l'âme, il la reflète. L'âme n'est plus enfermée. La beauté n'est plus la chair. L'âme a pris à ce cadavre qu'on traîne au charnier tout ce qu'il a de précieux, son sourire, son regard, son rayon, un baiser de Camille resté sur les lèvres de la tête coupée. (...) Je suis vivant et pourtant je ne porte plus le poids de la vie. Il coule de la lumière dans mes veines transparentes. Une ligne lumineuse sépare ma tête de mon corps. C'est une plaie animée et sensible qui reçoit le baiser de Dieu. La mort m'apparaît à la fois sur la terre et dans le ciel, tandis que mon corps transfiguré par le tombeau s'enfonce dans les béatitudes de l'éternité, je vois, à des distances immenses au-dessous de moi, mon autre corps, que le bourreau jette aux vers, ma tête qui roule dans les ruisseaux, ma plaie qui saigne, ma guillotine qu'on lave, ma chevelure qui pend au bout d'une pique et mon nom qu'on insulte. Alors j'entends une voix qui dit : Gloire à Chénier ! Et je vois descendre du fond des cieux une auréole sur mon front. C'était le panier qui finissait. Dieu achève. Les échafauds, le bourreau et le...**

RICHARD : La dernière phrase est troublée.

GONZAGUE : Ce doit être parce que je suis très fatigué.

CLAUDE : Je ne le suis pas moins.

LAURENT : *On clôt la séance.*

Le mode de communication simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table. Le bruit de la mer se mêlait à nos dialogues dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'était plus des mots que répondait la table mais des phrases et des pages.

LAURENT : Ton nom ?

CLAUDE : **Shakespeare.**

RICHARD : Tu sais que tu es pour nous un des quatre ou cinq plus grands créateurs de l'humanité, As-tu une communication à nous faire ?

CLAUDE : **Ce sont des vers que je veux dire.**

RICHARD : En anglais ou en français ?

CLAUDE : **La langue anglaise est inférieure à la langue française.**

RICHARD : Nous t'écoutons.

CLAUDE : *Vivants nous nous nommons Shakespeare et lui Molière.*

Nous faisons des soleils avec les passions,

Et notre oeuvre créant des mondes de lumière,

Emplit l'esprit humain de constellations.

Morts nous nous écartons, humbles sous les étoiles;

Nous nous cachons, rêveurs, derrière nos tombeaux ;

Et là nous regardons

LAURENT : Cherches-tu la fin de ton vers et désires-tu qu'on attende un instant ?

Veux-tu que je relise tout ? Cela t'aiderait-il ? ...

nous nous cachons ...

CLAUDE : **_ ... l'immensité sans voiles**

Sur nos fronts e

[Interruption. La table s'agite.]

LAURENT : Est-ce un t ensuite ?

Pas de réponse.

CLAUDE : **Finis la strophe.**

RICHARD : Est-ce à moi, Victor Hugo, que tu dis de finir la strophe ?

CLAUDE : **Oui.**

RICHARD : Voici ma fin :

L'astre éternel éteint les terrestres flambeaux.

Dis-nous la tienne.

CLAUDE : *Sur nos astres éteints allumer ses flambeaux.*

RICHARD : As-tu quelque observation à faire ?

CLAUDE : **J'aime mieux ton vers.**

LAURENT : Continue.

CLAUDE : *rt, humain sous ses immenses ailes,*

L'emporte au fond des cieux z z et lui montre Vénus z

Et lui dit : Ce sont là les oeuvres éternelles.

L'art est un pâtre obscur qui marche les pieds nus ;

Il passe dans la plaine à l'heure où le jour tombe,

LAURENT : Veux-tu changer quelque chose à ces vers ?

CLAUDE : **Oui.**

LAURENT : Quel mot changes-tu ?

CLAUDE : **Le mot "tombe".**

LAURENT : En quoi ?

CLAUDE : **"Baisse".**

LAURENT : Va.

CLAUDE : *Mais quoi que vous soyez petits pour Dieu, poètes,*

Ne dites pas : c'est peu. Qu'importe notre effort ?

Continuez, penseurs, les choses que vous faites.

La clé que vous forgez ouvre la porte.

La table s'arrête.

RICHARD : Veux-tu continuer aujourd'hui ? Il est 2 h du matin.

CLAUDE : **Décidez.**

RICHARD : Vendredi à neuf heures ?

CLAUDE : **Oui.**

PERLE : Père, pourrais-je avoir du papier ?

RICHARD : Tu dépenses énormément de papier. Use, n'abuse pas du papier.

PERLE : *Mon père, ignoble. Il m'ôte mes scrupules. [...] Quant au Journal de l'Exil, j'avais eu la première le travail et le courage. Mes premières pages ont été écrites en 1852, trois ans avant celles de M. Guérin, quatre ans avant celles de M. Kesler, et cinq ans avant celles de M. Auguste. J'ai sur tous un avantage : celui de la priorité.*

GONZAGUE : Qui est là ?

PERLE : **Shakespeare.**

GONZAGUE : On a cherché dans ce moment, sans les trouver, des noms de fées pour une légende que j'écris, toi qui as fait dans les tiennes des noms si charmants, veux-tu m'en donner deux ou trois des noms de fées bienfaisantes ?

PERLE : **Lacrima ou bien Pidrahita.**

GONZAGUE : Ce nom a-t-il un sens ?

PERLE : **Pied d'enfant.**

GONZAGUE : Dans quelle langue ?

PERLE : **Du soleil. Ou bien Rosaspina. Animula. Perlina. Marquise de la mer. Vol d'oiseau. Mouette de l'âme. Sultane de lys. Pandora. Parure de mai.**

GONZAGUE : Veux-tu m'autoriser à prendre ces noms ?

PERLE : **Oui.**

GONZAGUE : *Lève-toi.*

Mouvement de la table.

LAURENT : Qui-es-tu ?

CLAUDE : L'Océan

LAURENT : Entends-tu le bruit de la mer ?

CLAUDE : **Votre flûte trouée de petits trous comme le cul d'un marmot me dégoûte.**

Faites moi un orchestre, et je vous ferai un chant. Prenez tous les grands bruits, tous les tumultes, tous les fracas, toutes les colères des sons libres dans les prés, le vent du matin. Le vent du soir, le vent de la nuit, le vent de la tombe, les orages, les simounes, les bises qui passent leurs doigts violents dans les chevelures des arbres comme des êtres

désespérés, les ascensions des marées sur les plages, les chutes des fleuves dans les mers, les cataractes, les trombes, les vomissements de bruits de l'énorme poitrine du monde, ce que les lions rugissent, ce que les éléphants sonnent dans leurs trompes, ce que les serpents imprenables sifflent dans leurs anneaux, ce que les baleines mugissent dans leurs naseaux humides, ce que les mastodontes soufflent dans les entrailles de la terre, ce que que les chevaux du soleil hennissent dans les profondeurs du ciel, ce que toute la ménagerie du vent tonne dans les cages aériennes, ce que le feu, ce que l'eau se jettent d'injures, l'un du fond de sa gueule de volcan, l'autre du fond de sa gueule d'abîme, et dites moi : voilà ton orchestre ; faits de l'harmonie avec ce bruit, de l'amour avec ces chaînes, fais de la paix avec ces combats, soit le maestro de ce qui n'a pas de maître.

Interruption de la table.

LAURENT : Ce temps d'arrêt est il dû à un manque de fluide de Charles ?

_Oui.

LAURENT : Devons-nous cesser ?

_Oui.

LAURENT : Faut-il un certain temps à Charles pour réparer le fluide perdu ?

_Oui.

LAURENT : Dans combien de temps Charles pourra-t-il reprendre ?

_Dans deux jours.

Retour Hugo

RICHARD : Qui est là ?

—Jésus-Christ.

Salut. Continue les grandes choses que tu nous dit.

(...) **Un jour, tout à coup, dans le temple, un inconnu entra, vêtu de haillons, les cheveux hérissés, les pieds nus, les mains noires, le front haut et tenant le formidable bâton de voyage de l'avenir ; c'était le promeneur des abîmes ; c'était qui ne croit pas, mais qui pense. (...) C'était le vagabond tonnante et flamboyant. On l'eût pris pour la foudre en route vers Sodome. Il entre et cria : Debout les agenouillés ! On perd son temps ici ! En marche, ceux qui font halte ! Le monde commence. Réveillez vous. Sépulcres !**

Réveillez-vous, esclaves ! Réveillez-vous muets ! En avant, fantômes ! En avant, spectres ! Au galop statue ! Les foules se lèvent, les noirs cavaliers se dressent sur leur séant. On

entend hennir quatre vingt neuf, le peuple ne fait qu'un bond, l'idéal est en selle. Il part et d'un coup d'éperon, il franchit les abîmes. Il s'élançe du donjon féodal aux toits des faubourgs, de la bastille à la cité, du seigneur au serf, du roi au peuple, du prêtre au philosophe, du philosophe à l'athée, de l'athée à Dieu. Griffon redoutable et splendide, il a Danton pour aile, Robespierre pour ongle, quatorze armées pour écailles, les volcans pour naseaux, les gouffres pour oreilles. Il jette à terre ce qu'il ne jette pas au ciel ; il escalade, il escalade, il escalade ; il porte l'humanité à la liberté, la liberté à l'égalité, l'égalité à la fraternité; trois bonds, trois violentes secousses dans la parole terrestre; où s'arrêtera cette échappée de l'ombre ? Ce preneur de mors aux dents de l'immensité ? Qui sera la barrière ? Qui sera le dernier pas ?

PERLE : « J'y suis entrée jeune, belle, les cheveux noirs, le front pur, les dents blanches. J'y serai restée jusqu'au jour où les cheveux blancs m'auront poussé et les rides m'auront creusé le front. » Qui est là ?

La Mort.

Fais vivant ton oeuvre de fantôme. Fais la complète; compose-la de tous les philtres du mystère; remplis-la d'horreur, d'éclairs de foudre, d'écume. Jettes-y des crapauds, des serpents, des araignées, des chauves-souris, des chenilles, des scorpions, des scolopendres, les êtres immondes, les êtres rampants, les êtres maudits, pensifs, pâles, hérissés. Regarde le bouillonnement de l'ombre dans la chaudière au couvercle étoilé; allume l'immensité avec l'atome. Fais un feu de douleur. Les fantômes sont hardis, les ombres ne clignent pas les yeux devant les lumières, donc fais pour le XXe siècle une oeuvre affirmative plutôt qu'une oeuvre dubitative pour le XIXe. Enferme-la avec toi dans ton sépulcre pour qu'à des époques fixées par toi on vienne l'y chercher.

Jésus-Christ n'a ressuscité qu'une fois ; toi tu peux emplir ta tombe de résurrections, tu peux, si mon conseil te semble bon, avoir une mort inouïe ; tu diras en mourant, vous me réveillerez en 1920, vous me réveillerez en 1940, vous me réveillerez en 1960, vous me réveillerez en 1980, vous me réveillerez en l'an 2000. Tu t'endormiras dans l'anxiété universelle ; ta mort serait un formidable rendez-vous donné à la lumière et une formidable menace jetée à la nuit.

#3-EDOUARD BUGUET

Buguet, photographe spirite, 5, boulevard Montmartre, Paris, 1874

Buguet, Edouard (34 ans), photographe : Gonzague, Léonie Messenier (23 ans), caissière : Perle, Ernest Van Herzeele (44 ans) : Richard, Une cliente : Claude, Un client : Laurent , Policiers : Laurent, Camille

1) La salle d'attente

La cliente est assise dans la salle d'attente. Attente, angoisse.

// Léonie : désintéret pour la cliente + emballe les photos dans les enveloppes et écrit les adresses.

// Dans le cabinet secret, Van Erzeele s'active, assis de dos

Sortie de Léonie. Noté par la cliente.

La cliente attend toute seule. Temps. Entrée d'un homme qui va au comptoir. Il sonne.

LAURENT : Bonjour Mademoiselle, je viens chercher les épreuves au nom de Mr Augustin Boyard.

Elle lui remet les cartes :

PERLE : Voilà Monsieur. Monsieur Buguet a obtenu un très beau résultat.

Il se détourne un peu pour regarder ses photos. Emotion. La main sur le comptoir.

LAURENT : Voilà maman. C'est maman.

Deuxième photo : ressemblance moins nette.

LAURENT : Mais ... c'est ? ...

PERLE : C'est vingt-cinq francs Monsieur.

LAURENT : C'est prodigieux, je vous prie de remercier Mr Buguet.

Il paie. Il sort. Petit signe entre croyants avec la cliente.

Léonie reprend ses activités.

CLAUDE : Excusez-moi, mademoiselle, vous pensez que Mr Buguet va pouvoir me recevoir bientôt ?

PERLE : Mais très certainement. Vous venez pour faire un portrait ?... C'est pour un de vos proches ?

CLAUDE : Je viens pour mon frère qui malheureusement nous a quitté..... Sedan. Il était officier.

PERLE : Il était tout jeune alors ?

CLAUDE : Oui, à peine 24 ans.

PERLE : Quelle tristesse. si jeune, il meurt ... blond comme les blés ?

CLAUDE : Ah Non brun, un beau garçon brun très brun, frisé, il tenait de notre père.

PERLE : Grand alors ?

CLAUDE : Ah non, petit, carré volontaire, ...

PERLE : Le front haut ?

CLAUDE : Ah non, avec un petit front mais pas buté, volontaire. il avait une belle moustache...

GONZAGUE : Melle Léonie !

PERLE : Excusez moi.

On voit Léonie + Buguet + Van Erzeele dans l'arrière chambre, elle leur donne les infos.

Elle est sur le seuil. "Brun, moustache, grand" (indique taille) etc...

// attente cliente

Leonie retourne dans la salle d'attente. reprend ses activités.

// fabrication du spectre

Photo poupée magnésium

CLAUDE : Excusez moi, mademoiselle, est ce que vous obtenez toujours des résultats comme pour le monsieur ? [Est-ce que cela marche à tous les coups ?]

PERLE : Je vous dirais que sur cent épreuves, soixante dix réussissent. La pose spirite est de 20 francs pour les six cartes ordinaires et de 25 pour celles émaillées, l'émail fait mieux ressortir les traits de l'Esprit.

CLAUDE : Ce sera pour six cartes ordinaires, s'il vous plait.

PERLE : A quel nom ?

CLAUDE : Adrienne Bourdin.

// Dans le studio, Buguet met sa veste, enclenche la boîte à musique. Entrée dans la salle d'attente.

GONZAGUE : Bonjour Madame, je vous en prie.

Passage dans le studio.

GONZAGUE : Dites moi madame, êtes vous croyante ?

CLAUDE : Oui, bien sur monsieur Buguet, j'ai prié et j'espère que vous réussirez à capter l'esprit, le fantôme, de mon frère.

GONZAGUE : C'est bien dans ces conditions-là qu'il faut venir ici. ; mais vous devez savoir, Madame, que les Esprits n'étant pas toujours à notre disposition -je ne puis vous garantir la réussite complète, c'est-à dire votre frère, car il arrive que d'autres esprits viennent prendre la place de celui demandé.

CLAUDE : Quelle horreur !

GONZAGUE : Rassurez vous. Souvent aussi nous obtenons des ressemblances très frappantes. J'apporterai toute ma force de medium pour que vous soyez satisfaite. Prenez place, je vous en prie. Je reviens.

Il l'abandonne dans le studio

Retour de Buguet seul dans le studio.

// Les deux flics arrivent en civil pendant la photo de la cliente.

Léonie cachée ou absente, sonnette, puis discussion, indications physiques.

LAURENT : Bonjour mademoiselle, nous venons nous faire photographier, mon cousin et moi, par monsieur Buguet.

PERLE : C'est pour un proche ?

LAURENT : ...Avec notre grand-mère.

Ils s'asseyent.

PERLE : Elle est décédée récemment ?

LAURENT : Oh oui. Elle est morte de sa belle mort.

Passage Léonie à Ernst et retour Léonie. (Léonie : "Une vieille dame...")

GONZAGUE : Avant de préparer ma plaque, je la magnétise. Alors je ne pose pas plus de temps que pour un portrait ordinaire, soit environ 10 secondes.

Nous allons prendre la pose, redressez vous, ne bougez plus, je vous prie de regarder par ici, fixez ce point, le menton un peu plus bas, un peu plus à votre gauche.

Je vais vous demander de vous tenir vous prête à accueillir près de vous l'esprit de votre frère. (à votre gauche). Gardez la pause.

Ernst, la plaque !

Entrée de Van Erzeele, il donne la plaque et Buguet qui l'introduit dans l'appareil.

GONZAGUE : A présent je vais faire une évocation, veuillez donc vous unir d'intention avec moi. Unissez votre pensée à la mienne pour faire apparaître l'Esprit.

Position d'invocation.

GONZAGUE : Des fluides impurs m'oppressent.

il reprend son attitude télégraphique, respiration. Il enlève rapidement l'obturateur.

GONZAGUE : Prions, priez.

Explosion magnésium

GONZAGUE : 1, 2, 3, 4, 5.

Il ferme l'obturateur.

Retrait de la plaque, qu'il passe à Van Erzeele qui sort.

Fatigue après coup de Buguet, chancelle. la cliente se lève (théâtre pour elle).

GONZAGUE : La pause est terminée. J'espère que vous serez satisfaite, car j'y ai apporté tout mon fluide. Je vous raccompagne et je vous laisse avec Melle Léonie.

Salutations de Buguet et de la cliente.

Buguet enlève sa veste, va au canapé.

Départ de la cliente, passage par le hall (désorientation, impressionnée), elle sort spontanément de l'argent.

Dans la salle d'attente, échange avec Melle Léonie :

PERLE : Les épreuves seront prêtes dans une semaine. Alors, vous réglerez.

La cliente sort. Les flics sont là.

LAURENT : Elle marche bien votre affaire ? Et vous obtenez de bons résultats ?

PERLE : Je vous dirais que sur cent épreuves, soixante dix réussissent. La pose spirite est de 20 francs pour les six cartes ordinaires et de 25 pour celles émaillées, l'email fait mieux ressortir les traits de l'Esprit.

LAURENT : Vous nous donnerez les plus chères.

PERLE : A quel nom ?

LAURENT : Jamin. Les cousins Jamin.

Photo mamie

Arrivée Buguet :

GONZAGUE : Bonjour Messieurs, entrez je vous en prie....

Dites-moi, messieurs, êtes-vous croyants ?

LAURENT : Et comment ! Nous venons nous faire photographier avec notre grand-mère.

GONZAGUE : Parfait. C'est bien dans ces conditions qu'il faut venir ici. Mais vous devez savoir, que les Esprits n'étant pas toujours à notre disposition -je ne puis vous garantir la réussite complète, car il arrive que d'autres esprits viennent prendre la place de celui demandé. Souvent aussi nous obtenons des ressemblances très frappantes. J'apporterai toute ma force de médium pour vous satisfaire. Prenez place Je reviens.

Re-départ et retour Buguet :

GONZAGUE : Messieurs, avant de préparer ma plaque, je la magnétise. Je ne pose pas plus de temps que pour un portrait ordinaire, soit environ 10 secondes. Nous allons prendre la pause. Fixez ce point par ici, le menton plus vers le bas... Gardez la pose. Je vais vous demander de vous préparer à accueillir l'esprit de votre grand-mère. *En partant vers l'appareil.* Ernst la plaque !

LAURENT : Police, vous êtes en état d'arrestation, Jamin, saisissez-vous de cette plaque.

GONZAGUE : Messieurs vous faites erreur.

Il sort son mandat.

Réquisitoire de M. Dubois, AVOCAT DE LA RÉPUBLIQUE

LAURENT : Messieurs, s'il est un délit qui revête des formes multiples, c'est assurément l'escroquerie: J'avais cru que les convoitises matérielles de ce monde offraient à la filouterie une mine inépuisable ; les trois escrocs que vous avez devant vous n'en ont pas jugé ainsi, et ils sont allés chercher dans les mystères de l'autre monde un nouveau moyen de tromper le public. [...] Le Spiritisme n'est qu'une colossale mystification exercée par un nombre restreint de fripons sur un grand nombre de dupes ; mais la fraude n'est justiciable des tribunaux que quand elle peut être saisie. Ici la fraude est palpable, grossière, reconnue par son véritable auteur; nous avons un délit très direct, très humain.

Examiné dans son ensemble, l'escroquerie commise par Buguet et son complice se résume ainsi : on veut persuader qu'on est doué de la faculté de médium, d'un pouvoir surhumain, et qu'on peut faire apparaître l'image de personnes décédées sur une glace photographique. C'est

la persuasion qu'on a cherché à faire naître. Inutile de décrire les procédés; vous avez devant vous les instruments de fabrication : cette poupée, cette boîte contenant 300 têtes de différents âges, et vous savez de quelle manière on employait ces objets. Voilà brutalement l'ensemble des moyens matériels mis en œuvre. Buguet ne travaillait pas pour l'amour de l'art ; on payait 20 francs pour six exemplaires. On dit encore : il y a eu des ressemblances. Le fait n'est pas contesté ; (...) mais comment se sont-elles produites ces ressemblances ? - Par suite d'un hasard ? Peut-être ; puis à raison du flou, une ressemblance légère devient très forte. La poupée ne posait que quelques secondes, de sorte que les traits du prétendu spectre étaient peu indiqués et pouvaient répondre à des visages très divers; c'est ainsi que quelques figures ont été reconnues. Mais le plus fréquemment la ressemblance ressort de la propre imagination des clients, dans l'hallucination de leurs sens surexcités ; (...) C'était là une chose chimérique qui, considérée dans l'ensemble de tout ce qui l'a accompagnée, constitue une escroquerie incontestable.

(...) Vous voyez des pères qui voulaient avoir l'image de leurs enfants; des fils qui voulaient avoir l'image de leur père; ce sont des sentiments éminemment respectables, et chacun s'explique l'empressement avec lequel on allait trouver les personnes dont nous nous occupons, lorsqu'elles disaient : "Vous regrettez votre père ! eh bien, je suis doué d'un pouvoir extraordinaire, je puis vous le faire apparaître à côté de vous; vous aurez ainsi plus qu'un souvenir, vous aurez une apparition matérielle. C'est absurde, dira t-on. Oui, sans doute ; mais si l'esprit de ces affligés s'est fermé au raisonnement, c'est que leur cœur s'est ouvert à l'espérance ! que celui qui n'a jamais pleuré lui jette la première pierre. M. Buguet et ses compères n'ont pas spéculé sur les mauvaises passions, sur la cupidité et l'appât du lucre. Ils ont escroqué à l'aide d'une odieuse et lugubre mascarade, en exploitant les sentiments les plus purs. A côté de la note comique, il y a place ici pour quelques réflexions sérieuses, car toutes les affections les plus sacrées ont été impitoyablement foulées aux pieds. C'est sous l'empire de ces considérations que je livre la prévention à votre appréciation.

#4-HELENE SMITH

Hélène Smith / Elise Muller : Perle, Theodore Flournoy : Richard, Auguste Lemaitre : Claude,

Ferdinand de Saussure : Laurent, Victor Henry : Gonzague

La scène est en cours. On doit la voir en mouvement. Perle mange des gâteaux invisibles.

PERLE : Oh marquis, vous êtes ici, et je ne vous avayé point encore aperçu. *Elle tend la main.*

Petit échange muet entre les scientifiques Claude à Laurent à Gonzague :

Laurent fait le baise main, puis :

LAURENT : Majesté, désirez-vous un peu de thé ?

Pas de réponse.

LAURENT : Ce thé nous a été envoyé de nos comptoirs de Chine, par paquebot.

Avez-vous déjà pris le paquebot, Votre Altesse ?

Temps

PERLE : Paquebot ?

GONZAGUE : Oui, le paquebot.

Elle tressaille légèrement, avec un changement de physionomie tout juste perceptible puis, de son accent si caractéristique de Marie-Antoinette :

PERLE : J'aurayé beaucoup de plaisir à le goûter, ce thé.

Richard fait quelques snap, et un test sur son oreille pendant qu'elle remue son thé.

RICHARD : Dans ses phases de Marie-Antoinette, elle me reconnaît vaguement, sans pouvoir dire qui je suis, non plus que les autres personnes présentes, elle a de l'allochirie (inversion de la droite et la gauche), elle ignore qui est Mlle Smith, si on lui demande la date actuelle, elle répond juste par le mois et le jour, mais indique une année du siècle dernier.

LAURENT : Votre Altesse, pourriez vous nous dire quel jour nous sommes ?

PERLE : Le 30 novembre 1788. / Ô mon cher Philippe ! “Les nuances de ces rubans, me rappellent mes jeunes ans. Ce bleu verdi, je m'en souviens, dans mes cheveux alloit si bien.”

LAURENT : Bravo Majesté !

GONZAGUE : Quel beau quatrain !

Tous applaudissent

RICHARD : J'ignore si l'imagination hypnoïde d'Hélène a deviné juste en lui faisant adopter, dans ses incarnations royales, des intonations et une prononciation qui n'ont rien de germanique et rappelleraient davantage l'accent anglais.

GONZAGUE : Une cigarette, Votre Altesse ?

PERLE : Volontiers, cher Philippe.

GONZAGUE : Et vous, monsieur de Saussure le marquis ?

LAURENT : Non, je vous remercie cher Philippe.

CLAUDE : D'ordinaire, Mlle Muller ne fume pas.

LAURENT : Ainsi votre Altesse vous fumez ! vous ne prenez pas ?

Elle tousse.

LAURENT : Voulez-vous prendre l'air dans les jardins du château, nous pourrions faire un tour de bicyclette... ?

Pas de réponse.

GONZAGUE : Je n'aime pas faire de la bicyclette.

PERLE : Vous détestez les omelettes, autant que moi les côtelettes.

Rires. Temps.

LAURENT : Son Altesse Royale votre Epoux, ne tardera pas, il a fait téléphoner.

PERLE : Cher marquis, vous vous sentez bien ? Votre langage est bien étrange. Je suis soucieuse de votre état.

Hélène mécontente :

PERLE : Vos richesses ma chère amie, Ne me font point du tout envie.

Elle s'endort doucement.

Richard : temps, l'observe, se lève, regarde et parle :

RICHARD : Le somnambulisme royal est peut-être le plus intéressant de tous les cycles d'Hélène, par l'éclat et la vie de ce rôle, le temps prolongé pendant lequel il peut se soutenir, l'imprévu qu'y apporte la participation d'autres personnes réelles. On y est vraiment à la comédie. Hélène constitue le plus bel exemple que j'aie jamais rencontré, de ce qu'on pourrait appeler le médium polymorphe ou multiforme.

Melle Smith se livre à une pantomime muette fort gracieuse, d'abord souriante, puis finissant dans la tristesse et par une scène de larme''¹

Le silence et l'immobilité sont de rigueur pour ne pas troubler le déroulement spontané des phénomènes.

RICHARD : En eux-mêmes, les --sommambulismes royaux de Melle Smith sont presque toujours gais, joyeux, désopilants parfois ; mais considérés dans leur racine cachée, en tant que revanche éphémère et chimérique de l'idéal sur le réel, ils prennent une signification tragique. L'anéantissement journalier du désir et du rêve par l'implacable réalité ne pouvait trouver dans l'imagination hypnoïde une représentation plus adéquate, que la royale Majesté, dont l'existence semblait faite pour les plus hauts sommets du bonheur et de la gloire – et aboutit à l'échafaud.

Elle se réveille.

PERLE : Quelle heure est il ?

CLAUDE : Neuf heures et quart.

PERLE : Du matin ou de la nuit ?

CLAUDE : Du soir !

PERLE : Où sommes nous ?

LAURENT : Chez Monsieur Lemaître. *Elle regarde autour d'elle.*

GONZAGUE : Vous avez fumé... *Etonnement. Elle s'en défend.*

etc... questions, réponses (interrogatoire)

RICHARD : A l'état normal, je dirais que Mlle Smith est normale. (...) Nul ne se douterait, à la voir vaquer à ses diverses occupations ou à causer de choses et d'autres avec elle, de tout ce dont elle est capable dans ses états anormaux et des trésors de curiosités qu'elle recèle en ses couches subliminales.

PERLE : ² J'ai les tempes serrées

GONZAGUE : Souhaitez-vous un peu d'eau ?

PERLE : Je ne vous entends plus

LAURENT : Voyez-vous nos mains ?

¹ p. 239

² séance du 17 février 1895

PERLE : Ou êtes-vous Mr Flournoy ?

RICHARD : Je suis là Mademoiselle.

CLAUDE : Elle ne nous entend plus.

PERLE : Je ne vous vois plus.

CLAUDE : Melle parlera t-elle bientôt ?

Un coup

GONZAGUE : Dans combien de minutes ?

Dix coups

Temps

LAURENT : Devons nous rester à nos places ?

Tentatives de se lever et retombe.

Elle se lève, passe derrière une convive, sanglots, borborygmes et station.

PERLE : Je vois une pagode, une avenue de palmiers, des statues, des aloès, une procession et des cérémonies devant un autel. ... Il y a deux personnages, l'un porte des sandales, une grande robe jaune et un casque d'or garni de pierreries. Une femme à cheveux noirs et robe blanche.

RICHARD : Ce n'est ³qu'à partir de ce moment qu'ont eu lieu la grande poussée et les magnifiques floraisons de cette luxuriante végétation subliminale, sous l'influence des divers milieux où Mlle Smith faisait ses séances.

Elle se retourne et voit Flournoy.

PERLE : Il y a une femme. C'est étonnant, elle bénit le vide.

Elle porte un diadème.

On brûle de l'encens.

12 compagnes sont avec elle.

Que faites vous ? ... Qui êtes vous ? Mais qui ? ...

Vous connaissez Mr Flournoy d'une existence antérieure ?

A bientôt.

³ coupe 'ce n'est, je le répète, qu'à partir de 1895 etc..."

Richard d'approche. Elle se réveille. Il se rassemble

PERLE : Quelle heure est il ?

CLAUDE : Avez vous vu quelque chose, pendant votre sommeil ?

PERLE : Oui j'ai vu une dame, qui me semblait par moment être à côté de moi et par moment être moi-même.

GONZAGUE : Une dame au cheveux noirs ?

CLAUDE : Vous l'aviez déjà vu ?

Elle n'entend plus l'assistance. Elle se place derrière Flournoy, pose ses mains sur sa tête et appuie fortement. Elle lève les bras, soupire et bénédiction.

PERLE : Atieya ... ganapatinâmâ

CLAUDE : Melle a-t-elle une vision ? Oui.

CLAUDE : Sa vision se rapporte elle à Mr Flournoy ? Oui

CLAUDE : Est ce une antériorité de Mr Flournoy ? Oui

CLAUDE : Est ce que Melle incarne la veuve hindoue de l'autre jour ? Oui

CLAUDE : Cette veuve Hindoue, vit elle maintenant ? Oui.

RICHARD : Est ce ma femme ? *pas de réponse.*

RICHARD : Étais-je prêtre ? Non.

RICHARD : Prince ? *énergique* Oui.

LAURENT : "Atieya ... ganapatinâmâ" ...

GONZAGUE : Rien de plus innocent que le mot ganapatinâmâ il signifie qui porte le nom de Ganapati, lequel est le même que Ganêsa. Une épithète d'honneur, littéralement "nommé de Ganapati", nom familier du dieu Ganêsa.

LAURENT : Les deux mots "Ganapati", divinité bien connue, et "nâmâ" nom, sont construits ensemble on ne sait comment, mais pas nécessairement d'une manière fautive. Il est assez curieux, que ce fragment où est mêlé un nom de divinité soit justement prononcé avec une sorte d'emphase solennelle et un geste de bénédiction religieuse. Cela dénote bien un emploi

intelligent et intentionnel. Quant à “atiâyâ”, ce mot n'a pas une physionomie hindoue ; serait-ce peut-être “atreya”, qui, paraît-il, servait de désignation aux femmes qui avaient avorté, une explication que d'ailleurs je ne garantis nullement.

GONZAGUE : Pour être plus affirmatif sur ces mots, il faudrait savoir, s'ils sont vraiment sanscrits, car s'ils appartiennent aux langues vulgaires, je me récuse absolument.

RICHARD : Hélène est aux Indes, en son palais de Tchandraguiri dans le Kanara, en 1401, et elle reçoit des déclarations d'amour du personnage frisé qui est le prince Sivroiika Nayaka, auquel elle est mariée depuis un an environ. Le prince s'est jeté à ses genoux, mais il lui inspire une certaine frayeur et elle est encore en proie au chagrin d'avoir dû quitter son pays natal pour le suivre.

Elle voit le bûcher

Scène du bûcher : Hélène

CLAUDE : Melle souffre t elle ? Oui

assiste à un spectacle

LAURENT : Parlera-t-elle ? Non

effrayant, elle lutte avec ses ennemis

RICHARD : Se souviendra t-elle de ce qu'elle voit ? Oui

Elle avance lentement

CLAUDE : Voit elle le bûcher avec le prince ? Oui.

autour de la chambre,

RICHARD : Melle va t elle se réveiller ? Non.

comme en résistant et

RICHARD : Se lever ? Oui.

entraînée malgré elle tour

Tentatives pour se lever. Elle se lève.

à tour suppliante et se

CLAUDE : Ira-t-elle vers Mr Flournoy ? Oui.

débatant énergiquement

CLAUDE : Faut-il que Mr Flournoy se mette sur le canapé ?

contre les hommes fictifs

Oui.

qui la mènent à la mort.

Elle marche à reculons vers le bord plateau.

Tout à coup se dressant sur

LAURENT : Melle est elle au bord d'un précipice ? Non.

la pointe des pieds, elle

GONZAGUE : Y a t il des hommes qui la poussent vers ce bûcher ? Oui.

paraît monter sur le

LAURENT : Est ce que ce sont les messieurs ici présents ?

bûcher, cache avec effroi

Non.

sa figure dans ses mains,

RICHARD : Puis je aller à sa rencontre pour la protéger ?

recule de terreur puis

GONZAGUE : Y a t il un cadavre sur le bûcher ? Oui.

avance de nouveau comme

poussée par derrière.

Enfin elle s'abat brusquement de toute sa hauteur et tombe à genoux devant un douillet fauteuil dans lequel elle enfonce son visage couvert de ses mains jointes. Elle sanglote. Elle repasse son agonie dans les flammes du bûcher. Leopold-Le petit doigt indique oui / non.

CLAUDE : Est ce qu'elle brûle ?

CLAUDE : Le supplice sera t il bientôt terminé ? Oui

La respiration devient courte et nous assistons à une agonie.

GONZAGUE : Est elle à l'agonie ? Oui.

*Sanglots, questions réponse du doigt, simulation d'arrêt, mort apparente, prise de pouls
Profonde inspiration.*

LAURENT : Melle va t elle se relever ? *pas de réponse.*

GONZAGUE : Melle va t-elle se relever ? Oui

CLAUDE : Souffre t-elle encore ? Oui

RICHARD : Viendra t-elle sur le canapé pour le réveil ? Oui

Retour au canapé, elle jette ses ornements loin d'elle (tous les bijoux).

Elle s'assied sur le canapé et s'appuie sur l'épaule de Mr Flournoy.

RICHARD : Faut il m'en aller ? Non

RICHARD : Il faut la laisser tranquille ? Oui.

RICHARD : Dormira t-elle encore longtemps ? Non

PERLE : Quelle heure est il ?

CLAUDE : Qu'avez vous vu pendant votre sommeil ?

PERLE : Beaucoup de choses. Peu gaies. C'était encore cet homme sur le bûcher, et une femme qu'on voulait y mettre, malgré elle. Une femme aux cheveux noirs. Quatre hommes contre lesquels je me suis débattue, voulaient me forcer à monter sur le bûcher. A un moment je vous ai vu et reconnus, et moi même j'étais vêtue d'un costume oriental et parée de bijoux.

RICHARD : Vous avez dit “Je” ? C’était donc vos bijoux que vous jetiez ?

PERLE : Je ne me souviens pas ... vous m'avez fait quelque chose, vous m'avez joué un tour !
Je ne sais pas ce qu'il y a...

Soudain Hélène, fermant les yeux avec un soubresaut convulsif et une sorte de hoquet, retombe dans le fond du canapé, plongée dans un profond sommeil. Petite sieste, alternance de sommeil et de catalepsie.

RICHARD : M’entendez-vous ?

PERLE : Mais j’entends une voix, seulement je ne comprends pas.

RICHARD : (*plus haut*) : Entendez-vous ?

PERLE : C’est vous qui parlez, Mr Flournoy ?

RICHARD : Ne m’entendez vous pas ? *pas de réponse.*

Elle le considère toute surprise :

PERLE : Qui est-ce Monsieur qui est venu là ? Vous auriez bien pu me le dire Mr Lemaitre !
... Surtout ce qui me paraît drôle, c’est que Mr Flournoy lui a donné sa place... Cette table était ronde, pourquoi a t elle une forme allongée ?

RICHARD : Melle voit elle quelqu’un à ma place ?

G/L. Pourrons nous savoir qui ?

PERLE : Il a des cheveux noirs. Un teint très brun. Mais je n’aime pas cela. Je ne voulais personne. Mr Flournoy est parti et on a introduit quelqu’un d’autre à sa place.

RICHARD : Je suis là Melle !

PERLE : Qui parle ?

LAURENT : C’est Mr Flournoy

CLAUDE : Elle n’entend rien.

Elle tourne autour de lui en le considérant tout surprise :

Elle va chercher Flournoy à la salle à manger. Il la suit.

PERLE : Mr Flournoy ? Mr Flournoy ?

Elle revient semblant le fuir et dit au personnage :

PERLE : Dites moi qui vous êtes ? Mr Lemaitre vous auriez pu me prévenir, on amène pas des étrangers sans me le dire”. à *Flournoy* : “Vous ne comprenez pas le Français... Il me semble que je vous connais... Mais ... Cette ceinture ! C’est de l’or ! C’est beau cette pierre grenat avec toutes ces petites ... autour ? Mais pourquoi cette manche d’une couleur et l’autre d’une couleur différente ?

Elle prend un regard de visionnaire, à la fenêtre :

C’est joli tout de même, c’est beau ces arbres... regardez, ils sont tous entrelacés. Ce n’est pas une grande ville. Ce qu’il y a de joli, c’est cette colline. Regardez, ce doit être un château ... ce n’est pas un toit pointu, c’est un toit plat crénelé, on voit peu de fenêtres...

Petit borborygme, tous écoutent...

PERLE : Oui. ou mamapriya- mama radisivou

LAURENT : Melle parlera-t-elle Hindou ?

PERLE : Oui.

GONZAGUE : Lentement ?

PERLE : Mama sadiou sivrouka – apa tava va signa damasa –simia damasa bagda sivrouka.⁴

RICHARD : Quelle est la signification de ces paroles ?

PERLE : Cherchez-la vous-mêmes.

LAURENT : Il y a là certainement quelques fragments sanscrits. Les plus clairs sont “mama priya” qui signifie mon chéri, mon bien-aimé, et “mama sadiou”, mon bon, mon excellent. Le reste de la phrase est moins satisfaisant. “Tava” veut bien dire de toi, mais “Apa tava” est un pur barbarisme si cela doit signifier loin de toi. De même la syllabe “bag” dans “bagda” fait penser à “bhâga” bonheur, mais elle se trouve entourée de syllabes incompréhensibles.

GONZAGUE : Je ne me souviens pas qu’on puisse dire en sanskrit “mon pria” ni “mon cher Sivrouka”; on peut bien dire “mama prya” : “mon bien-aimé”, substantivement mais c’est autre chose que “mama prya Sivrouka”, or, c’est ce “mon cher Sivrouka” qui revient le plus souvent. Il est vrai, qu’il ne faut rien affirmer absolument, surtout pour certaines époques où l’on a fait dans l’Inde beaucoup de sanskrit de cuisine.

⁴ Séance 15/09/95 dans laquelle elle pleure, tendresse et soupirs pour Sivrouka.

PERLE : mama kana sour (de) mitidya. kana mitidya

Elle se fait réprimander (attitude de soumission forcée et de ricanement) :

PERLE : adaprati tava sivrouka. nô simyô sinonyedô. on yediô sivrouka.

Elle joue avec son singe. Revenue à de meilleurs sentiments et doucement penchée vers lui, elle lui murmure avec un charmant sourire :

PERLE : mama plia mama naximi Sivrouka O Laos mi Sivrouka

RICHARD : Toute cette mimique si diverse et ce parler exotique ont un tel cachet d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction, d'où vient, à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange.

PERLE : gâya gaya- naïa ia miya gayà briti. gaya vayayâni pritiya kriya gayâni i gâya mamata gaya mama nara mama patii si gaya gandaryô gâya ityâmi vasanta. gaya gayayâmi gaya priti gaya priya gâya patisi.

LAURENT : Le plus surprenant est que madame Simandini parlât le sanskrit et non le prâcrit (le rapport du premier au second est celui du latin au français). Un roi s'adresse à sa femme en sanskrit-, celle-ci lui répond toujours dans la langue vulgaire -prâcrit-.

GONZAGUE : Ce pourrait être du Tamil ou du Maratte parce que ce n'est n'est ni de l'Hindi, ni de l'Ourdou.

LAURENT : Sur la question de savoir si tout cela représente positivement du "sanskrit", il faut répondre évidemment non. On peut seulement dire : 1) que c'est un méli mélo de syllabes, au milieu desquelles il y a incontestablement des suites de 8 à 10 syllabes donnant un fragment de phrase ayant un sens. 2) que les autres syllabes n'ont jamais un caractère anti-sanskrit. 3) Enfin, que Melle Smith ne se lance guère dans des formes de syllabes compliquées et affectionne la voyelle A. Or le sanskrit est une langue où la proportion des A par rapport aux autres voyelles est à peu près de 4 à 1. De sorte qu'on ne se risque guère en prononçant 3 ou 4 syllabes en A de ne pas rencontrer vaguement un mot sanskrit.

GONZAGUE : Naturellement le nom même de Ganapati est en dehors de tout mécanisme et a dû être pris quelque part tel quel. Reste le terme "au nom de" qui est exprimé par "nama",

soit par souvenance de l'allemand "name" soit par réviviscence d'un sanskrit nama, aperçu aussi quelque part ; et enfin la construction, contraire à l'ordre des mots français, sera venue sur les ailes de l'allemand name, d'après la tournure allemande "in gotes namen", "in ganapatis namen". En somme, charabia qui tire ses éléments d'où il peut, et les invente la moitié du temps, avec la seule règle de ne pas laisser percer la trame française sur laquelle il court.

Vision soudaine pour changer de sujet.

PERLE : Je vois une vive lueur. *Elle a mal au coeur, balancement*

_J'ai la tête vide, je ne sens plus mon corps...

_Je traverse un brouillard épais...

_Je flotte...

_Je vois une étoile, qui grandit, grandit encore et devient plus grande que notre maison.

_Je sens que je monte.

_Lemaître, ce que tu désirais tant.

_Je vois trois grands globes, dont un très haut.

Elle se lève.

_Sur quoi est ce que je marche ?

_Sur une terre, Mars.

_Qu'est ce que c'est que ce petit char ? ... cette chaise à roues ? ... Ou êtes vous ? ... Allons ! venez donc vous là-bas ! ... ~~Est ce pour vous ? Comment est ce que ça marche ?~~ (*Elle a vu quelqu'un*) ... Je ne comprends pas ce langage... (*Elle nous parlera un langage non pas terrestre, mais un langage parlé dans Mars*) ... Je ne comprends pas ... Vous voulez que je monte là-dedans, on non ! ... Parlez moi en Français ! Je n'y comprends rien ! ... Vous vous appelez comme cela ! ... Est ce facile à apprendre ? ... Au nom du ciel d'où sortez-vous ? Pas un chapeau, c'est comme une assiette ! ... Vous croyez que j'apprendrais facilement ; je n'aime pas apprendre les langues étrangères... ~~Un autre va venir ? Alors je ne comprendrais pas grand chose~~ ... Ce bâton est pour quoi faire ? ... Je ne veux pas m'y mettre, mettez vous y. C'est tendre ! Est ce que vous me comprenez quand je vous cause ? ... Comment me comprenez vous, puisque je ne vous comprends pas. Il faudra que je leur raconte toute cette histoire, ça les intéressera... Alors là ! Attention ! Vous allez vous mouiller, comment

entrerez-vous, c'est plein d'eau ! ... C'est un langage impossible ! ... Dites, comment l'appelle-t-on cette langue ? Est ce du chinois ? Si au moins je pouvais bien saisir ce que vous me dites là ! ... Que racontez vous ? ... Dites lentement, je répéterai... Michma mitchmou minimi tchouanimen mimatchineg masichinof mézavi patelki abrésinad navette naven navette mitchichénid naken chinoutou fiche...

CLAUDE : Impossible de saisir rien ; j'ai noté au passage quelques mots que voici isolés teké...katéchivist... magetch ou méketch (plusieurs fois dans le cours du dialogue), kéti...chiméké...

RICHARD : Parlez-moi Français.

PERLE : Metekish katechivis.

RICHARD : Comment vous appelez vous ?

PERLE : Basimini metech.

LAURENT : Quel jour sommes nous ?

PERLE : Mardi 4 décembre 1895

GONZAGUE : Pouvez-vous nous dire où vous êtes ?

PERLE : Naven Navet Navem

RICHARD : Quelles personnes y avait-t-il mercredi à la séance chez M. Cuendet ?

PERLE : Métich Cuendet, Médache Cuendet, Metich Senn, Métaganich Muller.

RICHARD : Alors vous n'étiez pas nombreux, vous étiez combien ?

PERLE : (en souriant) Kintch. Métich Cuendet, Senn, Médache Cuendet, Métaganich Müller.

GONZAGUE : Métich, Médache, Métaganich et Kintch, nous aurions donc 4 mots martiens avec la traduction.

Elle s'endort.

Si l'homme n'invente rien, s'il ne fait que se souvenir, le langage de Melle Smith doit être un composé analysable de divers souvenirs auditifs ou livresques, d'une association d'idées, tantôt directe, tantôt contournée et bizarre, telle qu'on en observe chez tous les hommes et en soi-même dans la rêverie et le rêve.

PERLE : mitchma mitchmou minimi tchouanimen mimatchineg mnsichinof mézavi patelki abrésinad navette naven navette mitchichénid nalcen chinoutou fiche téké. Icatéchivist méguetch ou mélcetch. kéti. chiméké.

LAURENT : Il faut dès l'abord rendre cette justice au martien qu'il est bien une langue, et non un simple jargon et baragouinage de bruits vocaux produits au hasard du moment.

On ne peut, en effet, lui refuser les caractères suivants 1° C'est un ensemble de sons nettement articulés, groupes de façon à former des mots. 2° Ces mots, au moment, où ils sont prononcés, expriment des idées définies, 3° Enfin, le rapport des mots aux idées est constant, autrement dit la signification des termes martiens est permanente.

PERLE : Dé véchi ké ti éfi mervé éni

Tu vois que des choses superbes ici

PERLE : Attanâ i zabiné pi ten té iche tarvini mabûré

Monde arriéré, très, près du nôtre, langage grossier,

_Astané bounié zé buzi ti di triné nâmi ni

Astané cherche le moyen de te parler beaucoup et

_Ti di umêzé séïmiré bi tarvini.

de te faire comprendre son langage.

RICHARD : On se lasse de tout, même de la planète mars. C'est moi-même, je l'avoue à ma honte, qui, en 1898, commençai à en avoir assez. A deux reprises, je lui exprimai mon complet scepticisme à l'endroit du martien. J'ajoutai que les visions me paraissaient également suspectes par leurs invraisemblables analogies avec ce que nous voyons sur notre globe. Je conclus enfin en remarquant que tout cela s'expliquât au contraire à merveille, si l'on y voyait une œuvre de pure imagination due à une sous-personnalité ou à un état de rêve. Tout en maintenant que mes déductions me paraissaient rigoureuses, je dus bien convenir que la science n'est pas infallible et qu'un petit voyage sur Mars pourrait seul lever absolument tous nos doutes sur ce qui s'y passe.

#5-EUSAPIA PALLADINO

*Eusapia Palladino : Claude, Camille Flammarion : Laurent, Pierre Curie : Richard
Marie Curie : Perle, Sergeï Youriévitich : Gonzague*

Préambule : déplacement du cabinet noir - changement et préparation :

-Arrivée du cabinet noir

-Ouverture / présentation du cabinet et installation de la table par Laurent et Gonzague

-Habillage et inspection de Claude par Perle et Richard.

Perle inspecte vêtements : manches, robe etc...

Richard corps : pouls, activité cérébrale, bouche.

Aller retour de Richard pour allumer la lampe rouge.

-Déplacement Claude table, elle ne veut pas de cette chaise, elle la fait tomber, on la change, elle passe devant, inspecte elle aussi va se mettre au bout de la table.

-Installation autour de la table / temps debout tout le monde.

-Installation de Claude assise et du groupe.

CLAUDE : *“La catena”* Elle les corrige, positionne leurs mains.

-Ecoute longue sans son, attente, rire nerveux, attente, chute du crayon.

1. Les sons de la table :

-Sons : grattements viennent de la table (marquer l'écoute du grattement en deux temps).

-Sons : grattement derrière le rideau, temps, puis coups (donnés derrière : x 2).

-Attente.

-Claude donne un coup de genou dans la table, mais montre ses mains, parce que tous la mettent en cause.

GONZAGUE : *Son genou a bougé.* Petite dispersion, scepticisme temporaire.

CLAUDE : *Meno luce, meno luce.*

Perle va à la servante, baisse la lumière.

Elle revient, on reprend la position. La catena.

LAURENT : *Renforçons le contrôle des genoux du medium.*

GONZAGUE : *Je tiens son genou gauche.*

LAURENT : *Et moi son genou droit.*

La catena.

2. Les mouvements de la table :

-Concentration de Claude : lévitation de la table par les deux pieds avants.

LAURENT : *Lévitation des pieds antérieurs de la table.*

RICHARD : *Mr Flammarion, pouvons-nous répéter l'expérience ?*

LAURENT : *Eusapia, nous souhaiterions mesurer, il nous faudrait la preuve.*

CLAUDE : *La prova ?*

RICHARD : *Si, la prova.*

PERLE : parle en italien.

On prépare le mètre pour la 2^{de} élévation. On va préparer le matos de mesure. Petite reconfiguration, Laurent debout avec le chronomètre, Richard au sol agenouillé avec le mètre.

CLAUDE : *La catena.*

Deuxième élévation de la table avec compte et mesure au mètre.

Rechute de la table.

Compte.

LAURENT : *4 secondes*

RICHARD : *8 centimètre*

Chute de la table, cri. Fatigue.

Meno luce,

LAURENT : *Je me bats pour chaque rayon*

Elle les prend de court, élévation totale de la table.

La table redescend, Ils sont sous le choc.

Medium fatiguée.

LAURENT : *Nous savons que cela vous demande des efforts considérables mais pouvons nous continuer l'expérience ?*

Elle se fait prier.

CLAUDE : *A deso, la torre.*

Ils s'assoient, empilement des mains.

CLAUDE : *Silencio.*

3. Les mouvements du rideau :

Respiration de Claude // mouvement du rideau.

CLAUDE : *“Vieni ! Vieni !”*

D’abord un pincement du rideau. Seul Gonzague le voit.

Puis tout le rideau bouge, tous le voient. Mouvement du groupe. Son du grognement du cabinet, léger.

Ouverture du rideau. Vérification. Gonzague ouvre le premier rideau, Laurent le second, Gonzague traverse le cabinet va au fond du plateau, arpenté et revient.

Referme le rideau : son de clochette.

Réouverture de cabinet : Laurent va sonner la clochette et referme cabinet.

4. Mains invisibles, attouchements en chaîne

Catena.

Caresse Richard.

Laurent oreille tiré regarde derrière lui.

PERLE : on m’a tiré les cheveux. Palper le vide.

Gonzague : Lavallière arrachée.

PERLE : *C’est vous qui m’avez pris la main, monsieur Flammarion ?*

LAURENT : *Mais non, mes mains n’y sont pour rien.*

CLAUDE : *Silencio !*

Main en carton au dessus de la tête d’Eusapia.

RICHARD : *“On dirait une main en carton.”*

CLAUDE : *“Non, pas carton. (geste qui va faire sortir la main)”*

Meno luce !

La catena

Arrivée de la vraie main.

Gonzague : *A qui cette main ? C’est une matérialisation.*

Main monte et Claude est entraînée vers le haut.

Elle tape dans ses mains, la main disparaît.

5. Attaque du canapé.

Richard tombe à moitié dans le canapé.

Chute de Perle.

Chute de chaise Gonzague

Moment de panique, on se lève, agitation.

CLAUDE : “*E fato*”

6. Fin

Laurent rallume la lumière et relève Perle.

Chute du fauteuil, cri.

On note la chute du fauteuil et Claude peut s’installer pendant ce temps-là.

Elévation de Claude dans la continuité. Temps court en l’air puis atterrissage.

Petit salut de Claude.

Echange d’argent avec Laurent ?

Sortie d’Eusapia, suivie de Perle et de Richard.

Laurent et Gonzague redressent les chaises.

Laurent et Gonzague : rangement de la table à lévitation dans le cabinet noir

Laurent et Gonzague : Repoussent le cabinet noir

Machino : sortir le fauteuil

Machino : sortir la méridienne

Machino amener la table en marbre

Flammarion, Les forces naturelles inconnues

Rien n'est plus rare, sur notre planète, que l'indépendance et la liberté absolue d'esprit; rien n'est plus rare, non plus, que la véritable curiosité scientifique, dégagée de tout intérêt personnel. La généralité des lecteurs diront : "Qu'y a-t-il là d'important? Des tables qui se lèvent, des meubles qui remuent, des fauteuils qui se déplacent, des pianos qui sautent, des rideaux qui s'agitent, des coups frappés sans cause connue, des réponses à des questions mentales, des phrases dictées à l'envers, des apparitions de mains, de têtes ou de fantômes, ce sont là des banalités ou des fumisteries indignes d'occuper l'attention d'un savant. Et qu'est-ce que cela prouverait, si même c'était vrai? Ça ne nous intéresse pas." Il y a des gens sur la tête desquels le ciel pourrait tomber sans les émouvoir. Je répondrai : Quoi, n'est-ce rien de savoir, de constater, de reconnaître qu'il y a autour de nous des forces inconnues ? N'est-ce rien

d'étudier notre propre nature et nos propres facultés? De tels problèmes ne méritent-ils pas qu'on les inscrive au programme des recherches et qu'on y consacre des heures attentives ? Sans doute, personne ne sait gré de leurs efforts aux chercheurs indépendants. Mais qu'est-ce que cela fait ? On travaille pour le plaisir de travailler, de scruter les secrets de la nature, de s'instruire. Lorsqu'en observant les étoiles doubles à l'Observatoire de Paris et en cataloguant ces couples célestes, j'ai établi, pour la première fois, une classification naturelle de ces astres lointains lorsque j'ai découvert les systèmes stellaires composés de plusieurs étoiles emportées dans l'immensité par un mouvement propre commun ; lorsque j'ai étudié la planète Mars, et comparé toutes les observations faites depuis deux cents ans, pour obtenir à la fois une analyse et une synthèse de ce monde voisin; lorsqu'on examinait l'effet des radiations solaires, j'ai créé la nouvelle branche de physique à laquelle on a donné le nom de radioculture, et fait varier du tout au tout les dimensions, les formes et les couleurs des plantes; lorsque j'ai découvert qu'une sauterelle vidée et empaillée n'est pas morte, et que ces orthoptères peuvent vivre quinze jours après avoir eu la tête coupée ; lorsque j'ai planté dans une serre du Muséum d'histoire naturelle de Paris un chêne ordinaire de nos bois (*quercus robur*) en pensant que, soustrait aux saisons, il aurait constamment des feuilles vertes (ce que tout le monde peut constater), etc., etc., j'ai travaillé pour mon propre plaisir ce qui n'empêche pas ces études d'avoir été utiles à l'avancement des sciences et d'être entrées dans le domaine pratique des spécialistes. Il en est de même ici.

#6-SURRÉALISME

GONZAGUE : Si la Marseillaise n'existait pas

RICHARD : Les prairies se croiseraient les jambes.

CLAUDE : Si la Révolution éclatait demain

RICHARD : Etre récidiviste serait un honneur pour tous.

GONZAGUE : Si tout s'envolait par un jour de grand vent

CLAUDE : Les somnambules se promèneraient plus que jamais sur le bord des toits.

CLAUDE : Si la canaille pouvait dire son mot

RICHARD : Les mendiants seraient enterrés dans la basilique de Saint-Denis, Desnos.⁵

GONZAGUE : *Vous vous asseyez autour d'une table. Chacun de vous écrit sans regarder sur son voisin une phrase hypothétique commençant par SI ou par QUAND d'une part, d'autre part une proposition au conditionnel ou au futur sans lien avec la phrase précédente. Puis les joueurs, sans choisir, ajustent deux à deux les résultats obtenus. Voici quelques-uns produits de cette activité qui n'est pas sans charme.*

LAURENT : Quand les enfants gifleront leurs pères

CLAUDE : Les jeunes gens auront tous les cheveux blancs.

PERLE : Si tu avais pour sexe une ancre de marine

LAURENT : Les camemberts chasseraient le lièvre et la bécasse.

GONZAGUE : *Tout le monde a vu une table
mais quand nous disons une table, le
malheur est que cette table à ce moment*

CLAUDE : Qu'est ce que les yeux ?

RICHARD : Le veilleur de nuit dans une usine
de parfum.

⁵ Extrait de Jeux surréalistes, collectif (pléiade Breton page 991)

pour M. Breton est une table de café (car il boit), pour M. Char une table de jeu (car il ne joue pas), pour M. Eluard une table d'opération (car il est passé ce matin place de l'Opéra).

Si l'un de ces messieurs dit ici : une table, vous voyez ce qui en résulte. Table rase une fois faite de ceux qui les écoutent prononcer le mot table, l'un après l'autre, la poésie suit son cours, comme le Tarn dans les ravissantes inondations du Sud-Ouest. ⁶

LAURENT : Qu'est ce que la lune ?

PERLE : C'est un vitrier merveilleux.

CLAUDE : Qu'est ce que l'égalité ?

RICHARD : C'est une hiérarchie comme une autre.

PERLE : Qu'est ce que l'absence ?

LAURENT : Une eau calme, limpide, un miroir mouvant.

CLAUDE : Qu'est ce que le suicide ?

RICHARD : Plusieurs sonneries assourdissantes.

PERLE : Qu'est ce que le diable ?

LAURENT : Le tour du monde en béquille.

CLAUDE : Qu'est ce qui vous dégoûte le plus dans l'amour ?

GONZAGUE : C'est vous, cher ami, et c'est moi.⁷

RICHARD : *Sur la suggestion de Crevel, nous avons accepté d'en passer par l'appareil extérieur du spiritisme. Au bout d'un quart d'heure, Desnos, laisse tomber la tête sur son bras et se met à gratter convulsivement sur la table.*

RICHARD : Desnos, c'est Breton qui est là. Dis ce que tu vois pour lui.

CLAUDE : **L'équateur.**

RICHARD : Est ce un voyage que Breton doit faire ? ..

CLAUDE : Oui.

RICHARD : Sera-ce un voyage d'affaire ?

CLAUDE : Nazimova.

⁶ Extrait de Ralentir Travaux, d'André Breton (1930)

⁷ Extrait de Le dialogue en 1928 (Pléiade p. 945)

RICHARD : Que sais-tu de Breton ?

CLAUDE : **Le bateau et la neige - il y a aussi la jolie tour télégraphe - sur la jolie tour il y a un jeune** illisible...le reste se perd sur la table ...

GONZAGUE : Que sais tu de Péret ?

CLAUDE : Il mourra dans un wagon plein de gens.

GONZAGUE : Est ce qu'il sera assassiné ?

CLAUDE : Oui.

GONZAGUE : Par qui ?

RICHARD : Par un animal.

GONZAGUE : Par quel animal ?

CLAUDE : **Un ruban bleu ma douce vagabonde.**

Long silence puis : **Ne parlez plus d'elle, elle va naître dans quelques minutes.**

La merveille aux yeux mous comme un jeune bébé.

LAURENT : *Ah !*

LAURENT : ***Je suis seul. Vous êtes la multitude et vous tremblez devant mon regard vert.***

GONZAGUE : *Ce qui leur fera tout d'un coup*

imaginer l'abîme au bord duquel ils sont

campés, ce qui ouvrira leurs yeux sur ce

champ de comètes qu'ils ont labouré par

mégarde, c'est l'effet imprévu du

surréalisme sur leur vie. Ils s'y sont jetés

comme à une mer, et comme une mer

trompeuse voici que le surréalisme menace

de les emporter vers un large où croisent les

requins de la folie.

Boy of my soul as a sky so white do is my

boy my boy my boy where is the blue sky -

the boat of my hair a beautiful steamer star

boat.

***Tempête sur mon front que meurent les
batailles et le sanglot***

*C'était au temps que nous réunissant le soir
comme des chasseurs, nous faisons notre
tableau de la journée, le compte des bêtes
que nous avons inventées, des plantes
fantastiques, des images abattues. La proie
d'une accélération, nous passions un
nombre croissant d'heures à cet exercice qui
nous livrait d'étranges contrées de
nous-mêmes. Nous nous plaisions à
observer la courbe de nos fatigues,
l'égarement qui les suivait. Puis les prodiges
apparurent. D'abord chacun de nous se
croyait l'objet d'un trouble particulier,
luttait contre ce trouble. Bientôt sa nature
se révéla. Tout se passait comme si l'esprit
parvenu à cette charnière de l'inconscient
avait perdu le pouvoir de reconnaître où il
versait. En lui subsistaient des images qui
prenaient corps, elles devenaient matière de
réalité. Elles revêtaient ainsi les caractères
d'hallucinations visuelles, auditives, tactiles.
Nous éprouvions toute la force des images.
Nous avions perdu le pouvoir de les manier.
Nous étions devenus leur domaine, leur
monture.*

#7-ENFIELD

Sons de l'enregistrement

Chute du châssis

Il ne se passe rien

Sons de tapement

Sons de grognement

// Petits mouvements de Perle

Extinction lampe

// petit mouvement de Gonzague

Mouvement de coussin

Noté par Gonzague

Entrée des trois témoins qui s'asseyent

Début des questions de Morris dans l'enregistrement

